

faisants ; une foule d'ouvertures, formées par des barricades, sont débarrassées, afin qu'une douce chaleur puisse baigner les larves et les nymphes. Au moment du danger, les fourmis ne pensent pas à elles ; elles saisissent aussitôt dans leurs mandibules ces globules ovoïdes, les voient devant elles ou sur le dos dans les retraites les plus inaccessibles du nid.

Généralement pour récolter les prétendus œufs, on passe la fourmière au tamis et au crible, et l'on arrive ainsi plus ou moins bien à déposer les débris ligneux et terreux d'avec les fourmis et leur progéniture ; mais on perd beaucoup du produit utile. On est de plus fort incommodé par l'acide formique que les insectes irrités projettent et dont la vapeur corrosive affecte les yeux et les muqueuses nasales. Presque toujours aussi les fourmis se répandent sur le corps de l'opérateur, se glissent sous ses vêtements et lui causent des démangeaisons insupportables.

Voici un moyen excellent, rapide et peu connu, de faire le triage de la façon la plus commode et la plus complète. Signalé par M. Girard, qui en a fait l'objet d'une intéressante communication à la Société impériale d'acclimatation, il consiste à confier ce soin aux fourmis elles-mêmes, en profitant de l'instinct maternel des nourrices et des éleveuses. A cet effet, on rassemble dans un sac une ou plusieurs fourmières recueillies dans les forêts, dans les trous des taillis, sous les vieux bois, etc.

On se munit d'une pelle et l'on apporte le sac au milieu d'une aire de terrain bien découverte, pouvant contenir une surface ronde d'environ deux mètres carrés. Sur la circonférence de ce cercle, on creuse une série de petits trous, distants de deux ou trois pouces les uns des autres, et ayant cinq ou six pouces de profondeur. On recouvre chacun d'eux de feuilles ou de gazon. On frappe sur le sac avec une branche d'arbre pour bien secouer les fourmis et les remplir d'épouvante et de colère. On vide le tout au milieu du cercle et on s'éloigne.

Après quelques moments de trouble et de désordre les fourmis ont bientôt retrouvé leurs petits. Où fuir, où les emporter ? le pays est nouveau, inconnu. Les fourmis vont au plus pressé, il faut avant tout soustraire les larves et les nymphes à l'œil ennemi des oiseaux et les abriter contre l'air sec et les rayons solaires, si dangereux pour leur peau délicate. Les petits trous bien recouverts sont là, les fourmis y transportent leur chère progéniture. Puis toutes s'éloignent, allant à la découverte d'un lieu propice où elles pourront reconstruire les chambres d'incubation et d'élevage. On n'a plus alors qu'à vider les petites fossettes remplies des larves et des nymphes sans qu'aucune soit

égarée. Il ne faudrait pas attendre trop longtemps, car les fourmis reviendraient les chercher pour les porter à la demeure choisie.

L. de V.

FEUILLETON DE LA SEMAINE AGRICOLE

LE PAYS DE L'OR.

PAR
HENRI CONSCIENCE.

XVII.

LES BANDITS.

Le Bruxellois courut à la tente, revint avec une branche de pin qui flambait et éclaira le terrain.

— C'est du sang, en effet, dit-il. Tenez, suivez la trace avec moi ; mais dirigez vos yeux de tous côtés et tenez vos fusils prêts.... Voyez ils étaient trois, et deux ont soutenu le blessé. Le sang est répandu à côté des traces de pas ; la balle a donc porté dans le bras ; car si Donat eût touché le bandit au corps ou aux jambes, le sang coulerait dans l'empreinte des pieds ou immédiatement derrière.

— Il n'est pas mort, le pauvre homme ? demanda Kwik avec une grande joie.

— Non, puisqu'il a encore su courir.

— Dieu soit loué ! Si j'avais assassiné un homme, je n'aurais plus un instant de repos.

— Tu crains que le fantôme du mort ne vienne te tirer la nuit par les pieds, n'est-ce pas ? dit le matelot en ricanant.

— Oui, je le sais bien, tu ne crois à rien, vilain hérétique que tu es, répliqua Donat. Ce serait peut-être la première fois que des esprits reviennent ? Le grand-père de ma tante a vu l'esprit du fossoyeur dans le cimetière de Natten-Haesdonck.

— Il est inutile que nous allions plus loin, interrompit le Bruxellois en se retournant. Les scélérats se sont enfuis dans le bois avec leur compagnon blessé, et ils sont probablement déjà très-loin. Retournons à notre tente ; je vous expliquerai en route mes soupçons concernant la ruse qu'ils avaient employée pour nous surprendre. — Dis-moi, Kwik, ces voleurs avaient-ils des fusils ?

— Il y'en avait deux qui avaient des fusils, et ils ont tiré chacun une fois sur moi, si bien qu'une balle a même traversé mon toupet.

— Voyez-vous bien ! murmura Pardoës. Ils étaient quatre avec celui qui a lâché le premier coup de pistolet ; deux seulement avaient des fusils. Ce sont les mêmes hommes que nous avons vus cette après-midi appuyés contre les arbres. Ils qnt suivi de loin nos traces pour nous surprendre dans notre tente.

— Ces hommes doivent être bien téméraires, remarqua Creps. Ils savent que nous leur sommes supérieurs en nombre, que nous avons des armes, et cependant ils ne craignent pas de nous attaquer.

— Oui, mais vous ne connaissez pas la ruse répondit le Bruxellois, et, moi-même j'ai été assez stupide pour m'y laisser prendre quoique j'en eusse souvent entendu parler. Celui qui a tiré le premier coup de pistolet tout près de la tente ne voulait que nous donner le change et nous attirer derrière lui, loin de notre campement. Heureusement, j'ai laissé Donat en faction ; autrement les camarades du premier auraient, pendant notre absence, pillé notre tente. C'est un tour des chercheurs d'or pauvres et affamés, qui tâchent de se procurer ainsi des provisions, des instruments et des couvertures. Messieurs, je félicite notre ami Kwik au nom de nous tous. Il s'est comporté comme une bonne et courageuse sentinelle.

— Cela prouve qu'il ne faut pas beaucoup d'esprit pour faire un coup heureux, grommela le matelot, qui semblait jaloux de cette louange.

— Cela pourrait bien prouver aussi qu'il n'est pas nécessaire de tuer un tas de gens en paroles, pour défendre courageusement sa vie au moment du danger, bégaya Kwik.

— Tu es un poltron ; ose dire que ce n'est pas vrai ?

— Oui, oui, c'est vrai ; j'aimerais mieux vivre en paix avec les hommes et les bêtes ; mais de moi, toi et lui, je sais pardieu bien, quel est mon meilleur amis. Dans tous les cas, à l'œuvre on connaît l'artisan, dit le proverbe.

Ils étaient revenus à la tente. Donat prit la poêle et continua à faire des crêpes, pendant que les autres buvaient le café dans des écuelles de fer-blanc et y trempaient un peu de biscuit qui leur restait.

Kwik grommelait à part lui d'un air mécontent, tout en faisant sa cuisine. Il réfléchissait qu'un double danger l'avait menacé ; tuer un chrétien comme un chien, ou bien recevoir une balle dans la tête. Le premier lui faisait horreur, et le second lui plaisait encore moins. Les crêpes, quoique leur parfum fût toujours aussi bon, ne le tentaient plus ; il devint mélancolique et murmura, sans quitter de l'œil la pâte rissolante :

— Infernale friture ! Venir de plusieurs milliers de lieues pour manger des gâteaux poivrés avec des balles et beurrés avec du sang humain ! Donat ! Donat ! mon garçon, tu es un vilain âne ! Que viens-tu faire ici ? Natten-Haesdonck est un paradis terrestre en comparaison de ce repaire de bandits.

Enfin le souper fut prêt : chacun en prit sa part. Le baron, qui était en faction, fut relevé pendant quelques minutes par Jean Creps. Quand on alla se coucher sous la voile, le Bruxellois dit :

— Tâchez de bien vous reposer, mes amis, car demain, à la pointe du jour, nous devons être sur pied. Les scélérats qui nous ont attaqués ne sont plus à craindre, ils ne reviendront pas. S'il ne survient pas d'autres dangers, nous ne serons pas inquiétés de toute la nuit. Vous connaissez vos tours de faction. Après le baron, c'est Roozeman, après Roozeman, l'Ostendais, et ainsi d'heure en heure. Le baron donnera sa montre à son successeur. Faites bien attention de ne pas faire de bruit et n'éveillez que le camarade qui doit monter